

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Âme soeur

Gérald Tougas, *La Mauvaise Foi*, Montréal, Québec/Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1990, 270 p.

Guy Cloutier

Number 62, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, G. (1991). Review of [L'Âme soeur / Gérald Tougas, *La Mauvaise Foi*, Montréal, Québec/Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1990, 270 p.] *Lettres québécoises*, (62), 19–19.

L'âme sœur

Quand Marcel prit à Montréal le train pour Winnipeg, son pays natal, il était loin de se douter qu'il voyagerait en compagnie de sa sœur, Irène, morte il y a trop d'années déjà, noyée dans la rivière Rouge.

ROMAN
GUY CLOUTIER

Il aura suffi qu'il fasse la connaissance de Christine, dont la beauté ombrageuse le ramène infailliblement à sa sœur Irène, pour que son voyage de retour qu'il avait appelé de tous ses vœux se transforme en un voyage initiatique.

[...] retournant au pays de l'enfance [...] seuls surnagent la peine, la rancœur, le ressentiment des promesses non tenues, la culpabilité surtout du soldat qui a survécu au carnage parce qu'expert à trouver la planque sûre, par-dessus toute la baine pour l'adulte que je suis devenu, mou pour tout, pour tout sauf quand travaillé par le remue-ménage des gamètes et gonades, veule, veule, ob si veule ! Tu étais à l'honneur de vivre, Irène, ma grande sœur, l'intransigeance, la pureté.

Peu à peu, il se laisse étreindre par ses souvenirs. Des personnages entrent et sortent de sa rêverie ; il n'a rien oublié, pas un mot, pas une attitude, pas un silence, pas une des hypothèses échafaudées dans la douleur et la honte afin d'expliquer l'inexplicable et de sauver l'honneur de la famille. Parlons-en de l'honneur de la famille ! Il la revoit réunie autour de l'oncle Philippe à écouter une énième fois le récit des amours funestes d'Irène. Et Irène reprend corps dans le récit de son oncle, Irène avec ses aspirations mythiques et ses rêves d'adolescente nourrie par la littérature naïve de Thomas Hardy, et bientôt, à dix-huit ans, son premier emploi d'institutrice dans le village voisin. Après bien des hésitations, ses parents acceptent qu'elle se loge chez les Driscoll, des Anglais, protestants par surcroît. Il y a bien le beau Éric, un célibataire, cela appelle à la prudence, et effectivement, au hasard des devoirs d'anglais rédigés sur la table de la cuisine, le beau Éric et la belle Irène...

On imagine le scandale dans ce grand désert du mensonge que venait ainsi de trouer une oasis d'insurrection femelle. On imagine aussi la souffrance, la solitude, la révolte crispée de la trop belle Irène.

Il faut lire *La Mauvaise Foi* comme le plus émouvant et le plus courageux des journaux intimes. Le récit acide et violent, d'une exceptionnelle densité, sur l'amour détruit par l'étroitesse d'une société

malade de son identité, un amour dès lors délirant que seule la mort viendra sceller.

La phrase de Tougas est longue, méandreuse, elle multiplie les perspectives, fait entendre tout et son contraire, s'appliquant à ne rien oublier ni omettre. Elle défile à pleine page, créant des liens inattendus et désormais évidents entre les choses, mettant en lumière les liens obscurs qui unissent entre eux nos faits et gestes. C'est là du reste l'intérêt narratif de la longue période de s'attaquer par l'amplitude de son souffle à la logique apparente des choses.

Et cette coulée débordante est d'autant plus essentielle que tout est ici affaire de langue, depuis le bréviaire de ses amours que tenait Irène, dans une sorte de provocation jubilatoire, et son écho dérisoire dans la parole mutilée de Catherine, une franco-canadienne anglifiée jusqu'au vernis des ongles, sans oublier le récit de l'oncle Philippe qui terminera ses jours aphasique, dans une sorte de métaphore d'un pays malade de sa parole. Les images qui en émanent avec une netteté et une limpidité ne sont jamais gratuites, mais semblent toujours nées d'une observation précise de la nature humaine.

Tout l'art de l'écrivain consiste ici à instiller les sentiments, le passé, les personnalités, par petites touches successives. La démultiplication des récits est donc de règle, à l'image du récit de l'oncle qui joue de la digression et du silence, ménageant ses effets tout en feignant d'avoir la vie devant lui, parce qu'il convient de ne rien cacher de la saleté des vies et du monde. Des saletés auxquelles Gérald Tougas redonne, avec un humour à la fois tendre et vitriolique, tout leur état de scandale et de vérité.

On comprend alors que les personnages restent incandescents très longtemps. Et l'on se dit que dans une société où les individus tiennent en main, comme un hochet pantelant, leur identité sans faille, il n'y a guère de place pour des personnages dont l'urgence de vivre appelle à réinventer le monde.

Par le manque dont ils témoignent, les personnages de Tougas sont les cris de détresse et de silence que cette société n'entend pas. Le sentiment de vide qu'ils éprouvent, leur malaise et leur mélancolie, sont des manifestations d'une détresse identitaire insupportable.

Qu'est-ce, en effet, être amoureux, sinon plonger avec un autre dans l'abîme de notre manque à être, dans le manque abyssal où nos origines prennent leur source ?